



FOUNDATION P&V
emancipation participation
citizenshipsolidarity

Connecting you(th). Surmonter les clivages sociaux.

1. Fossé éducationnel

Les personnes ayant un bas niveau et les personnes ayant un haut niveau d'éducation ne se croisent pas souvent. Ils n'habitent pas dans les mêmes quartiers, ils ne fréquentent pas le même club de sport ou la même école, ni les mêmes espaces (numériques) pas plus qu'ils ne se croisent à l'église ou à l'armée. « Là où le cloisonnement se faisait autrefois en fonction des convictions politiques et religieuses, il se fait aujourd'hui en fonction du niveau d'éducation, » constate l'économiste en chef [Peter Hein van Mulligen](#) de la CBS¹. C'est l'éducation qui mène la danse dans notre société. À la grande inégalité existant entre individus ayant des niveaux d'éducation différents, il semblerait que viennent s'ajouter d'autres inégalités dictées par l'origine ethnique, le lieu d'habitation,... avec une possible fonction d'amplificateur.

Non seulement les personnes ayant un bas niveau et les personnes ayant un haut niveau d'éducation ne se croisent pas souvent mais elles ont aussi des préoccupations différentes. Les diplômés de l'enseignement supérieur (aussi les jeunes) se soucient par exemple de l'environnement, de l'enseignement (supérieur) et des soins de santé. Les sujets de préoccupation des personnes moins qualifiées concernent surtout la criminalité, l'immigration et le chômage. « Ce qui n'est pas surprenant étant donné que ce sont surtout les personnes les plus qualifiées qui profitent des évolutions actuelles, comme la robotisation et la mondialisation, tandis que les personnes les moins qualifiées perdent leurs emplois», explique [Maarten Wolbers](#), professeur chargé de recherche en éducation à l'Université Radboud (voir également [Visscher, 2017](#)).

La constatation selon laquelle il existe, dans notre société, de grandes différences au niveau des chances de réussite, des opinions et des comportements, du vécu et des expériences, ... entre les personnes ayant un haut niveau et les personnes ayant un bas niveau d'éducation n'est pas nouvelle (voir à ce sujet Elchardus, Kavadias et al., 2012 ; Bovens, Dekker & Tiemeijer, 2014 ; de Lange, Tolsma & Wolbers, 2015). Certains estiment cependant que ce fossé s'est encore élargi voire même aggravé ces dernières années (ibid.). À cela vient s'ajouter la conscience grandissante des conséquences que ce fossé éducationnel peut

¹ Certains auteurs en doutent parce qu'aucune organisation sociale n'a pour l'heure été explicitement formée selon des lignes d'éducation comme ce fut le cas pour l'ancien cloisonnement philosophique ou socio-économique (Dekker, Tiemeijer & Bovens, 2016).

avoir sur la cohésion sociale et la possibilité de construire une société dans laquelle chacun puisse trouver sa place.

Le démographe en chef de la CBS, [Jan Latten](#), prévoit un avenir sombre avec une « zone (péri)urbaine habitée par des personnes socialement favorisées, ayant une forte confiance mutuelle et politique. Et une périphérie avec les laissés-pour-compte : esseulés, peu formés, vulnérables. Il est difficile pour eux de trouver leur voie dans la société ». Et de poursuivre : « C'est eux qui paient le prix fort. La précarité et l'insécurité du revenu deviennent structurelles, nous sommes confrontés à la robotisation. Je ne vois pas comment l'on pourrait inverser la tendance. »

Référant aux enfants et les jeunes, Putnam décrit aussi dans son dernier livre intitulé *Our Kids* (2015) deux Amériques, diamétralement opposées l'une de l'autre, au sens propre comme au sens figuré. [Casper Thomas](#) (2016) dit à propos de ce livre : « Dans l'une de ces Amériques, les enfants vivent dans l'environnement sécurisant de familles stables, vont dans des écoles dotées de bons professeurs et bénéficient d'une vie associative stimulante. Dans l'autre, la jeunesse vit exactement la situation inverse : parents absents, écoles délabrées et temps libre qu'ils doivent occuper eux-mêmes. Quel que soit le thème abordé par Putnam, qu'il s'agisse de pauvreté, de santé ou de fréquence à laquelle on fait la lecture à la maison, la frontière entre les *haves* et les *have nots* mineurs dépend très précisément du niveau d'éducation des parents ». Les diplômés de l'enseignement supérieur ont des enfants qui deviennent exactement comme eux. Il semblerait que la chance qu'ont les enfants de personnes moins qualifiées de quitter leur « monde » d'origine (ascension sociale) ait diminué au cours des dernières décennies. Seuls les « Whizzkids » issus de familles riches et bien éduquées, qui peuvent se payer des écoles privées et les énormes frais de scolarité des universités, ont encore une chance de réussir aux États-Unis (Bovens, 2016).

Annette Lareau (2003 & 2011) parle de différents styles parentaux qui influencent la future manière de vivre des enfants et des jeunes: *concerted cultivation* et *accomplishment of natural growth*. Les parents issus de l'enseignement supérieur et de la classe moyenne sont très investis dans le développement actif des talents et des capacités de leurs enfants (également pendant les heures libres), tandis que les parents moins instruits se concentrent sur le développement et la croissance naturels de leurs enfants et leur permettent de remplir eux-mêmes et de manière plus libre leurs heures libres. Bien que, selon Lareau, les deux styles parentaux présentent des éléments positifs ainsi que des avantages, les compétences enseignées par le biais d'une *concerted cultivation* (pensée critique, esprit d'entreprise, interactions avec les adultes, estime de soi, etc.), sont plus appréciées dans notre société, notamment dans les secteurs de l'éducation et le travail, ce qui a un impact durable sur la vie future des enfants et sur l'écart entre les personnes peu scolarisées et les personnes plus instruites.

Plus près de chez nous, la même constatation est faite dans le rapport de Muriel Sacco et de ses collègues (2016) dans lequel ils constatent la forte dualisation des conditions de vie de la jeunesse bruxelloise. « Deux types de jeunesse semblent peupler Bruxelles, vivant des vies 'en parallèle', ne se rencontrant ni dans le système scolaire ni dans les espaces de loisirs, ne pratiquant pas le même type de mobilité, et n'ayant ni le même niveau d'éducation ni les mêmes chances d'accès à l'emploi. » [Cécile Van de Velde](#) présente elle aussi deux sortes de jeunesse dans ses études comparatives : une jeunesse diplômée, mobile, connectée (numériquement), qui se sent intégrée au monde qui l'entoure, et une jeunesse plus

invisible, diffuse, moins bien formée, touchée de plein fouet par la crise jusqu'au plus profond de sa confiance en soi.

2. Causes et conséquences du fossé éducationnel ?

Certains estiment que la démocratisation de l'enseignement² et l'émergence de la société de la connaissance ont entraîné une (continuation de la) précarisation des personnes à bas niveau d'éducation de par la combinaison d'une situation matérielle précaire et d'une insistance accrue sur la responsabilité individuelle de l'origine de cette situation. Ainsi, les personnes moins qualifiées se détourneraient de la société et de la culture dominante, ce qui se traduirait par une diminution de la confiance dans les institutions sociales et la politique, une attitude plus négative vis-à-vis de l'immigration,... (voir Elchardus, Kavadias et al., 2012).

D'autres ont montré par le biais d'analyses comparatives entre pays que dans les sociétés à un stade de « modernisation » plus avancé (en ce qui concerne la démocratisation de l'enseignement, la sécularisation,...), les personnes diplômées de l'enseignement supérieur semblent adopter des attitudes plus progressives³, tandis que l'attitude des personnes peu qualifiées est plus ou moins stable quel que soit le pays. Les faits observés laissent plutôt entendre que ce sont les personnes ayant un haut niveau d'éducation qui se distancient des personnes ayant un bas niveau d'éducation de par leur attitude plutôt que ne ce soit ces dernières qui expriment un ressentiment spécifique ou une quelconque opposition dans ce type de sociétés.⁴

À cet égard, [Bovens](#) explique qu'aux Pays-Bas, c'est surtout l'émergence des personnes avec un haut niveau d'éducation en tant que grand groupe homogène qui attise l'accroissement des diversités dans le pays. « Les personnes à bas niveau d'éducation n'ont pas beaucoup changé, ils font ce qu'ils ont toujours fait et pensent ce qu'ils ont toujours pensé. », explique Bovens. Ce sont les personnes diplômées de l'enseignement supérieur qui ont augmenté en nombre et qui marquent la société de leur empreinte (surtout de par la surreprésentation des universitaires aux positions de pouvoir (politique) (Dekker, Tiemeijer & Bovens, 2016).

Selon [Casper Thomas](#), rédacteur chez De Groene Amsterdammer, l'ironie veut que ce soit justement la part de la population qui a pu profiter de la démocratisation de l'enseignement et de la société ouverte qui « semble être à présent responsable de la fermeture de cette même société. Le comportement des parents ayant un haut niveau d'éducation semble être une raison importante du fossé qui se creuse entre

² En 1947, seul 1% des Belges de plus de 15 ans avaient un diplôme d'études supérieures en poche. En soixante ans, ce pourcentage a grimpé à plus de 30%. Nous observons une évolution inverse chez les moins qualifiés. Alors qu'en 1961, plus de neuf Belges sur dix étaient faiblement qualifiés, 50 ans plus tard, ce pourcentage avait été divisé par plus de deux, soit un Belge sur trois. (voir Elchardus, Kavadias, et al., 2012). On s'attend à ce qu'en 2030, un peu plus de 40 pour cent de la population active belge sera diplômée de l'enseignement supérieur. La part des moins qualifiés passera, elle, sous la barre des 20 pour cent.

³ Dans les sociétés moins « modernisées », la population est moins « progressive » dans ses comportements (davantage de méfiance vis-à-vis des institutions, plus grands partisans de la répression dure,...). Ceci vaut pour toutes les catégories de formation. Dans ces sociétés, même les plus qualifiés ont des comportements moins démocratiques et font preuve de davantage de méfiance.

⁴ Il faut préciser ici que des données longitudinales sont nécessaires pour pouvoir vraiment le vérifier.

les enfants aux Pays-Bas. » Par comportement, on entend notamment le fait de s'entretenir avec les professeurs pour se pencher sur les éventuels bulletins scolaires négatifs de leurs enfants et tenter d'y remédier, chercher où sont les meilleures écoles, même si elles se trouvent un peu loin de la maison, faire appel rapidement à de l'aide extérieure (cours particuliers ou coaching), proposer des activités extra-scolaires complémentaires...

Au début de l'année scolaire précédente, en Belgique aussi, des personnes ont, via les médias, attiré l'attention sur les effets négatifs imprévus du comportement des parents ayant un haut niveau d'éducation. Il ressort de l'analyse menée par Danhier et Jacobs (2017) à la demande de la Fondation Roi Baudouin que nos systèmes éducatifs comptent au nombre des systèmes les moins justes des pays démocratiques industrialisés. La conclusion étant que « notre éducation ne parvient pas à hisser les élèves issus de l'immigration au même niveau de prestations que les autres élèves ». Les [auteurs](#) pensent que cela vient en partie de la ségrégation⁵. Les parents aisés ayant un haut niveau d'éducation choisiront une école plus éloignée s'ils estiment qu'elle est meilleure que l'école du quartier. Cela est possible du fait que dans notre pays, les parents ont le droit de choisir librement l'école de leur enfant. Dans de nombreux pays, une école est désignée d'office et les parents n'ont pas, ou pas vraiment, leur mot à dire. Le libre choix de l'école entraîne une plus grande ségrégation des écoles en fonction de l'origine des élèves, avec, d'une part, des écoles avec une forte concentration d'élèves ayant un statut socio-économique élevé et, d'autre part, des écoles avec davantage d'élèves ayant un statut socio-économique faible. Indépendamment de la situation individuelle des élèves, il semblerait que cette concentration d'élèves dans certaines écoles ait un impact supplémentaire sur les prestations des élèves, et donc aussi sur les chances de réussite ultérieures dans leur vie d'adulte (voir aussi [Merle](#), 2017).

[Pedro De Bruyckere](#) dit : « Si vous me demandez s'il existe un lien entre le fait de 'vouloir le meilleur pour son enfant' et l'inégalité dans notre société, la réponse est oui. Le désir bien intentionné est créateur de différences. » Les enfants de parents de classe moyenne croulent sous les opportunités, ce qui fait que le fossé s'agrandit par rapport aux enfants ayant moins d'opportunités. Le journal Libération s'est demandé dans différents [articles](#) au cours de l'année scolaire précédente comment l'attitude positive témoignée par les personnes ayant un haut niveau d'éducation vis-à-vis de l'égalité sociale était compatible avec leur comportement s'agissant du choix de l'école de leurs enfants. Le [journaliste](#) résume le point de vue des parents diplômés de l'enseignement supérieur par une boutade : [François Dubet](#) conclut: ««Nous» avons choisi de ne pas jouer la carte de l'égalité scolaire. Par «nous», il faut aussi bien entendre les gouvernements que chacun d'entre nous. Nous souhaitons nous loger avec celles et ceux qui nous ressemblent, nous souhaitons que nos enfants suivent les meilleures études, nous défendons bec et ongles notre position sociale. Des routiers aux notaires en passant par les paysans, même si nous affichons nos faveurs pour l'égalité, nous mettons en pratique des préférences pour l'inégalité.»

Sans vouloir ni pouvoir attribuer la responsabilité à l'un ou l'autre groupe, l'un des risques majeurs de ces différences et inégalités systématiques se situe au niveau de la polarisation grandissante de la société et

⁵ Par ailleurs, la sélection précoce des élèves dans les différentes formes d'enseignement et la culture du redoublement dans notre pays sont étroitement liées aux grandes différences de prestations des élèves selon leur milieu.

des forces déstabilisatrices qui peuvent se libérer. La recherche a démontré que les personnes diplômées de l'enseignement supérieur ont une image plus négative des personnes peu qualifiées que des personnes de formation égale, et qu'elles les considèrent comme en partie responsables de leur bas niveau de formation et des problèmes susceptibles d'en résulter ([Kuppens & Spruyt, 2017](#)). Une partie de la population (moins éduquée) ne se sent pas chez elle dans cette société, elle perd ses repères, se sent mal à l'aise ou dans l'insécurité, se met en retrait de la vie publique et/ou cherche peut-être une échappatoire dans les partis populistes qui leur accordent un rôle positif et une identité sociale⁶ (voir Brexit et Trump) (voir aussi Daenekindt, de Koster & van der Waal, 2017).

L'avis du chroniqueur de NRC [Tom-Jan Meeus](#) : « Et ce qui est curieux c'est que : nous n'arrêtons pas de parler des effets (*du fossé éducationnel*) sur l'identité : (la discussion autour du) Père Fouettard, la campagne, le fossé par-ci, le fossé par-là – mais personne, pas même un homme politique, ne voit pour le moment de véritables possibilités de s'attaquer à cette injustice (*les inégalités éducationnelles*). » Jusqu'à présent, les tentatives pour lutter contre les inégalités semblent avoir peu porté leurs fruits, c'est ce que constatent également Muriel Sacco et ses collègues « De ce point de vue-là il y va de même pour l'inégalité dans l'enseignement que pour l'inégalité économique : si vous ne la combattez pas activement, elle s'amplifie d'elle-même », c'est sur cette constatation que Thomas (2016) conclut son article de synthèse.

3. Connecting you(th). Surmonter les clivages sociaux.

Nous constatons dans le débat public une polarisation de plus en plus grande entre, d'une part, « l'élite hautement éduqué » et, d'autre part, « nous, le peuple », mais aussi entre « nous qui sommes d'ici » et « eux qui viennent de l'extérieur ». Ces oppositions s'expriment souvent via les médias (sociaux) et reçoivent des caractères identitaires qui sont tantôt dépeints comme victimes tantôt comme boucs émissaires. [Femke Halsema](#) dit à ce sujet « Dans les débats publics et politiques, le « méchant homme blanc » et la « femme noire » rivalisent à qui sera le plus blessé, et « l'élite qui détourne le regard », « le réactif négatif », « le noir fâché », la « mère au triporteur » ou « les ploufs d'à côté » se voient incriminés de tous les maux de la terre. Quiconque se sent offensé en tant qu'individu à la peau blanche ou noire, homme, femme, Hollandais ou musulman, trouvera là la justification voulue pour gratifier à son tour son adversaire de stéréotypes dégradants de la même trempe. Il semble qu'une course se soit engagée au niveau des identités offensées, une victimisation largement couverte par la presse qui étouffe les opinions sur les évolutions sociétales. » C'est ainsi que certaines personnes peu qualifiées invoquent une certaine identité nationale, que l'écologie et le cosmopolitisme deviennent l'identité d'une partie des diplômés de l'enseignement supérieur, que l'islam devient de plus en plus l'identité des musulmans qui ne se sentent pas les bienvenus dans notre société,... Il semble difficile d'y retrouver un « nous » au sens plus large. Et

⁶ Selon Spruyt (2014), le maniement de la pensée conflictuelle (nous contre eux) joue un rôle psychologique important chez les personnes vulnérables. Cela crée non seulement un sentiment de communauté, mais cela dépersonnalise aussi leurs propres expériences.

plus l'image de la polarisation et des identités divergentes pointent dans les médias et l'opinion publique, plus il devient difficile de croire à ce « nous ».

Du point de vue des pratiques digitales, si l'on regarde en profondeur au fil des recherches entreprises, le Belge, jeune ou vieux, est de plus en plus connecté, par-delà les milieux sociaux et les niveaux d'éducation. L'infrastructure haut débit belge est d'ailleurs une des meilleures d'Europe⁷. Même en Wallonie, huit ménages sur dix sont connectés⁸. Evidemment, pour les 20% restant qui sont non connectés, la ségrégation se trouve accrue, mais ces chiffres n'expliquent pas à eux seuls les dynamiques de dualisation évoquées plus haut. En effet, au vu des constats posés plus haut, l'accès à l'information et à l'échange numérique ne s'avère ainsi pas nécessairement un gage de réduction des inégalités en termes de savoir pour tous. Même si l'enseignement en ligne, qui ne vise pas que les publics du supérieur, s'est aussi fortement accru ces dernières années, il ne représente qu'une goutte d'eau face au tsunami des réseaux sociaux et du web 2.0 puis 3.0. En effet c'est de ce côté qu'il faut sans doute chercher un facteur de contingentement social. Les jeunes échangent, discutent, réfléchissent collectivement dans un « entre-soi » savamment entretenu par les algorithmes des applications de discussion en ligne. Bref, les jeunes se renforcent mutuellement dans leurs convictions et se bâtissent plus fortement encore une culture autocentrée à l'échelle de leur génération ou de leur strate sociale. Loin d'émanciper, le web contribue à amplifier la disqualification sociale et la divergence sociologique. Les recherches menées auprès des jeunes ont en effet montré que les réseaux sociaux des jeunes (dans ce cas Facebook) sont fortement ségrégués et reproduisent ainsi les « bulles » hors ligne dans lesquelles ils vivent (Hofstra et col., 2017).

Nous avons donc besoin d'une nouvelle histoire collective, d'un nouveau « nous » dans notre société, qui rapproche les gens au lieu de les éloigner davantage, et qui tend la main aux personnes vulnérables. [Raphaël Glucksmann](#), l'un des intervenants lors de notre débat autour de l'action collective en 2017, se demande ce que nous devons faire des gens qui, malgré les possibilités d'émancipation de l'individu dans notre société au cours des dernières décennies, ne sont pas capables de suivre. « L'engagement au cours des cinq prochaines années portera donc sur la manière dont nous pourrons faire en sorte d'être de nouveau un peuple et un pays. » Mais comment faire concrètement pour créer un sentiment de « nous » inclusif ? À quoi cela pourrait-il ressembler en pratique ? Comment éviter la ségrégation ? Et est-ce bien ce que tout le monde veut ?

Certaines personnes estiment qu'au lieu de toujours laisser parler les extrêmes, les groupes qui ne souhaitent pas nécessairement trouver une solution (collective) mais qui cherchent plutôt à convaincre une majorité de gens qu'ils ont raison, on devrait plutôt donner la parole à la partie « du milieu ». C'est là que se situe la majorité silencieuse, pas noire, pas blanche, mais grise⁹. Qu'il ne faut pas considérer comme une majorité muette et uniforme mais comme les véritables concernés, souvent invisibles, comme les habitants d'un quartier par exemple. Rentrer en dialogue avec cette partie du milieu laisserait davantage

⁷ <https://economie.fgov.be/fr/themes/line/les-tic-en-belgique/les-tic-en-chiffres>

⁸ <https://www.digitalwallonia.be/fr/publications/citoyens2017-internet-equipement>

⁹ Aux Pays-Bas, une plate-forme et un mouvement sont même apparus « [Dare to be grey](#) », qui entendent prévenir la polarisation dans la société en promouvant le débat ouvert, dans lequel on ménage un espace pour les opinions nuancées, le doute et la diversité.

de chances de mener un entretien constructif sur la manière dont les habitants veulent cohabiter dans le voisinage, d'analyser quels sont les véritables problèmes et besoins et quelles interfaces peuvent être trouvées entre les habitants. « Au lieu de cultiver des identités divergentes on pourrait se réorienter vers un dialogue sur les véritables problèmes et conflits. Par exemple, en brisant le cadre controversé entre les musulmans et les non-musulmans et en s'interrogeant sur les véritables champs de tensions dans un quartier », suggère [Bart Brandsma](#). Dans sa vision donc, on obtient davantage en investissant dans la partie du milieu qu'en essayant de jeter des ponts entre les deux groupes situés aux extrémités. Dans les quartiers défavorisés existent suffisamment de problèmes communs, susceptibles de constituer des portes d'entrée pour briser la dualité de pensée entre 'nous' et 'eux' (Bellaart, Broekhuizen & van Dongen, 2016 ; van Wonderen & van Kapel, 2017). Arlie Hochschild parle de briser le "mur de l'empathie", un obstacle invisible à l'autre personne. Rassembler un pays divisé, élaborer une histoire et une politique collectives ne sont possibles que si nous apprenons à comprendre nos adversaires. L'art consiste, dit-elle, à dialoguer avec les autres, à écouter attentivement et à rechercher des similitudes¹⁰.

De même, [Stijn Oosterlynck](#) constate que de nouvelles formes de solidarité (peuvent) apparaître autour des lieux que nous partageons. « En partageant la responsabilité, cela peut générer une citoyenneté commune. On n'a pas besoin d'être d'accord avec le port du hijab pour pouvoir organiser une fête scolaire. C'est autour des jardins communautaires, des prairies pour chiens, des barbecues communs que naît une convivialité ; c'est dans ces lieux que les gens apprennent à vivre avec la diversité. Ils surmontent leur peur grâce à ces contacts quotidiens. En ville, les endroits les plus empreints de multiculturalisme sont les magasins de deuxième main et les marchés aux puces. Ce sont des endroits où tout le monde vient, les personnes hautement diplômées comme les personnes peu qualifiées, les nouveaux arrivants et les étudiants, les gens sans argent comme ceux des classes moyennes. » Cela représente, certes, un moyen limité et assez superficiel de combler le sentiment de participer à un « nous » au sens large¹¹, mais cela pourrait marquer le début d'un nouveau souffle positif pour peu que l'on parvienne à renforcer ces formes de responsabilité partagée, à les étendre progressivement, et à les faire gagner en importance, a fortiori en combinaison avec une politique de soutien locale (voir aussi Sennett, 2018).

¹⁰ Pour "Strangers in their own land" (2016) Arlie Hochschild a quitté la Californie, son enclave de gauche progressiste et cosmopolite remplie de gens partageant les mêmes idées, et a passé cinq ans avec ses compatriotes de droite en Louisiane, l'un des États les plus pauvres et les plus conservateurs d'Amérique. Dans le but de mieux les comprendre...

¹¹ Lors de notre débat de 2017, [Paul Dekker](#) a mis en garde contre le caractère éphémère de ces formes d'engagement. Si l'on veut changer les choses au niveau national, on a besoin de politique, de structures et d'une vision à long terme. La sociologue [Halleh Ghorashi](#) souligne elle aussi la vulnérabilité de ce genre d'initiatives portées par des volontaires, mais c'est selon elle la réponse durable donnée à la polarisation et il faut lui donner une assise. « Pour un avenir durable, un ancrage est nécessaire », estime-t-elle. D'autres craignent une aggravation de l'inégalité étant donné que les espaces partagés sont souvent créés et visités par des personnes diplômées de l'enseignement supérieur. La sociologue [Monique Dagnaud](#) appelle par exemple l'attention sur les dangers potentiels de l'économie collaborative, qui est essentiellement mise sur pied par des jeunes citoyens hautement diplômés. De même, les initiatives citoyennes de proximité émanent souvent de citoyens hautement diplômés et s'accompagnent du risque d'être exclusives envers d'autres groupes, estime l'expert [William Voorberg](#).

Volker, Andriessen et Posthumus (2014) disent à ce sujet : « Si l'on veut rapprocher davantage les mondes sociaux des personnes à haut niveau et de celles à bas niveau d'éducation, le mieux serait certainement de commencer dans son voisinage : les voisins sont – même s'ils s'organisent souvent de manière homogène – un important mixeur social. Si l'on veut atténuer les clivages entre les personnes à haut niveau et celles à bas niveau d'éducation, il faudrait donc encourager les zones de mixité d'habitation et promouvoir les activités de quartier. Même si les effets de l'offre, des contextes, sont petits, ils existent et offrent une opportunité pour la politique. » Les cadres, les contextes sociaux sont importants pour créer des contacts. Ceci est important car la composition des contextes peut être influencée. Si l'on veut plus de mixité sociale, il faut s'assurer que les contextes dans lesquels les gens mènent leur vie quotidienne sont diversifiés. Le contact conduit à un certain degré de paix et à une interaction amicale. Selon Volker (2012), cela peut être renforcé institutionnellement en mettant l'accent sur des objectifs et des intérêts communs. Selon Volker (2012), il est encore plus important d'examiner comment les gens sont disposés à contribuer à la production de biens publics collectifs. "Le croisement des lignes de démarcation est émoullent, mais peut-être faut-il aussi souligner les intérêts communs, les loyautés fréquentes. Si les intérêts et les loyautés sont partagés par différents groupes, les chances de résolution pacifique des conflits sont plus grandes. Ici aussi, la recherche et la politique futures ont une tâche : définir clairement les intérêts communs de divers groupes sociaux. "

Lors de notre débat de 2017, [Paul Dekker](#) a souligné qu'il manquait cruellement de projets solidarissants, qui permettent d'aborder des problèmes majeurs mais aussi de tisser des liens entre groupes de jeunes, et notamment entre les plus qualifiés et les moins qualifiés. On pourrait envisager de coupler une problématique comme celle de la durabilité (que les diplômés de l'enseignement supérieur jugent importante) à la création d'emplois, lesquels apportent la sécurité et un salaire décent (sujets de préoccupation des moins qualifiés), selon Dekker.

De même, des thèmes tels que le cadre de vie et la sécurité (au sens large), que tous les jeunes jugent importants¹², pourraient être abordés pour répondre aux préoccupations des plus comme des moins qualifiés. En effet, qui dit cadre de vie et sécurité dit aussi écologie, mobilité, et accès aux services, des thèmes que les jeunes diplômés de l'enseignement supérieur trouvent importants, que l'immigration/la diversité, un logement et un travail décents, qui sont des points d'attention davantage soulevés par les jeunes moins qualifiés¹³. L'architecte [Peter Calthorpe](#) estime par exemple que tant les gens qui prônent l'écologie (essentiellement les plus diplômés) que les promoteurs de logements décents et accessibles aux groupes vulnérables, pourraient parfaitement se retrouver dans des projets de développement urbains multifonctionnels, proposant davantage de petits logements à prix avantageux, plus de commerces locaux et de possibilités d'emploi, et davantage de place pour les piétons, les cyclistes et les transports publics.

4. Appel à contributions

¹² Les autres peurs que partagent les jeunes sont les risques de solitude et les problèmes de santé (mentales), ce qui peut finalement être aussi considéré comme relevant du (mauvais) cadre de vie et de l'(in)sécurité.

¹³ Sources : Enquête « Generation What », enquête SCV, enquête « Vlaamse Jeugdraad »... (merci à Jessy Siongers).

Dans le cadre de la recherche des clivages de la société (et comment les surmonter) et du sentiment du « nous » au sens plus large, la Fondation P&V lance une vaste opération « Connecting you(th). Surmonter les clivages sociaux » comprenant plusieurs phases :

1. Réunir des **études scientifiquement fondées** à propos des grands clivages au sein de notre société, en particulier autour de l'éducation ; des « good practices » qui parviennent à briser les clivages chez les jeunes ; des nouveaux espaces de rencontre qui puissent réunir les jeunes, ...
2. Réfléchir de manière approfondie, sur base de cette expertise réunie, à ces connaissances et idées, dans le but **d'identifier et d'appuyer des formes de politique et de projets** susceptibles de contribuer efficacement à la résolution des problèmes identifiés.
3. **Promouvoir** cette politique et promouvoir les initiatives et les projets développés.

Dans la première phase du projet la Fondation P&V lance un appel à articles qui essaient de cartographier cette problématique et d'apporter des réponses à les questions suivantes :

1. Que dit l'analyse sur **les grands clivages et les inégalités** dans notre société en général et autour de **l'éducation** en particulier ? Sont-ils en train d'augmenter ou de diminuer ? Dans quels domaines ? Quelles en sont les causes ? Quelles sont les implications/conséquences de ces clivages? Quelles recommandations (politiques) concrètes peut-on en tirer ? Celles-ci sont-elles déjà appliquées quelque part ?
2. De **nouveaux lieux de rencontre** apparaissent-ils chez les jeunes ? A l'époque de la « pilarisation », des institutions telles que les églises, les écoles et l'armée constituaient un lieu de rencontre important entre les couches sociales. Des équivalents se développent-ils pour faire en sorte que les gens de différents groupes continuent de se côtoyer et afin qu'ils connaissent et comprennent aussi les préoccupations et les intérêts de chacun ?
3. Quelles **personnes** / quels **groupes** pourraient avoir une fonction pivot et ainsi former un **pont** pour outrepasser les clivages ? Quelles sont les conditions et conséquences exactes des clivages entrecroisés et des réseaux de jeunes qui se chevauchent ? Quels chevauchements mènent à plus d'intégration et lesquels ne le font pas ?
4. Quelles sont les **good practices** avec lesquelles on essaie de **dépasser ces clivages** chez les jeunes (dans les quartiers où ils habitent, dans leurs loisirs, aux endroits où ils cherchent du travail, suivent des formations, sont au travail,...) ? Quels sont les facteurs de réussite ? À quels endroits les inégalités sont-elles reproduites voire même éventuellement renforcées ?

Un maximum de dix articles seront sélectionnés et récompensés par un **prix de 2 000 euros** chacun. Les articles doivent être envoyés **avant le 30 juin 2019** à saskia.de.groof@pv.be .

En outre, les articles feront l'objet d'une **publication** dite GPRC (Guaranteed Peer Reviewed Content) et seront présentés lors d'un **colloque européen** qui sera organisé en mai 2020 à Bruxelles. Les lauréats seront invités à commenter leur travail et à débattre avec des scientifiques, experts, acteurs de terrain et politiques concernés.

Les conclusions du colloque guideront la suite de ce projet pluriannuel.

Pour plus de précisions sur le thème de l'appel à article, un document a été mis à disposition sur le site internet : www.foundationpv.be.

Contact: Marie Delloye – marie.delloye@pv.be + 32 2 250 93 94 et Saskia De Groof – saskia.de.groof@pv.be – + 32 2 250 91 24.

5. Bibliographie

Bellaart, H., Broekhuizen, J. & van Dongen, S. (2016). *Boze burgers*. KIS.

Bovens, M., Dekker, P. & Tiemeijer, W. (2014). *Gescheiden werelden? Een verkenning van sociaal-culturele tegenstellingen in Nederland*. Den Haag: SCP & WRR.

Danhier, J., Jacobs, D. (2017). *Aller au-delà de la ségrégation scolaire. Analyse des résultats à l'enquête PISA 2015 en Flandre et en Fédération Wallonie-Bruxelles*. Bruxelles: Fondation Roi Baudouin.

Dekker, P., Tiemeijer, W. & Bovens, M. (2016). Het zijn de academici: opleiding als sociale en politiek-culturele scheidslijn. In: A.E.Bronner et al. (red.), *Ontwikkelingen in het marktonderzoek: Jaarboek MarktOnderzoekAssociatie*, Haarlem: SpaarenHout, pp. 153-166..

de Lange, M., Tolsma, J. & Wolbers, M.H.J. (2015). *Opleiding als sociale scheidslijn: Een nieuw perspectief op een oude kloof*. Antwerpen/Apeldoorn: Garant.

Elchardus, M., Kavadias, D., De Groof, S., Siongers, J., Stevens, E., Van Aerden, K., Spruyt, B. & Stevens, F. (2012). *Maatschappelijke baten en kosten van onderwijs en leerervaring. Een micro-benadering*. Vlaams Ministerie van Onderwijs & Vorming, Onderwijskundig beleids- en praktijkgericht wetenschappelijk onderzoek, Brussel & Antwerpen: Onderzoeksgroep TOR, Vakgroep Sociologie, Vrije Universiteit Brussel en Universiteit Antwerpen, TOR 2012/1.

Hochschild, A. (2016). *Strangers in their own land*. NY: The New Press

Lareau, A. (2003). *Unequal Childhoods: Class, race, and Family Life*. Berkeley and Los Angeles, CA: University of California Press

Lareau, A. (2011). *Unequal Childhoods: Class, Race, and Family Life, With an Update a Decade Later*. Berkeley and Los Angeles, CA: University of California Press

Leblanc, A. (2015). [François Dubet: La préférence pour l'inégalité](#). *Salut & Fraternité*, n° 88.

Putnam, R. (2015). *Our kids: The American dream in crisis*. Simon & Schuster.

Sacco, M., Smits, W., Kavadias, D. Spruyt, B. & d'Andrimont, C. (2016). *Note de synthèse BSI. Jeunesses bruxelloises : entre diversité et précarité.//BSI Synthesenota. De Brusselse jeugd : tussen diversiteit en kwetsbaarheid*, Brussels Studies.

Sennett, R. (2018). *Building and Dwelling: Ethics for the City*. London: Allen Lane.

Spruyt, B. (2014). Vlaanderen: conflictdenken als (nieuwe) scheidslijn. In: Bovens, M., Dekker, O., Tiemeijer, W. (eds.), *Gescheiden werelden? Een verkenning van sociale-culturele tegenstellingen in Nederland*, pp. 79-100.

van Wonderen, R. & van Kapel, M. (2017). *Bezorgdheid en veerkracht*. KIS.

Volker, B., Andriessen, I., Posthumus, H. (2014). Gesloten werelden? Sociale contacten tussen lager- en hogeropgeleiden. In: Bovens, M., Dekker, O., Tiemeijer, W. (eds.), *Gescheiden werelden? Een verkenning van sociale-culturele tegenstellingen in Nederland*, pp. 217 – 234.

Articles en ligne

20-04-2016, Thomas, C., [Generatie ongelijk](#). De Groene Amsterdammer.

20-12-2016, [Wat worden de maatschappelijke thema's en trends van 2017?](#) KIS.

11-01-2017, Bloem, W.J. & van der Linden-van Vuren, R., [De kloof tussen lager- en hogeropgeleiden](#), EenVandaag.

18-04-2017, Daenekindt, S., de Koster, W. & van der Waal, J. [Het ressentiment van sociale daling](#). Sociale vraagstukken.

16-05-2017, Renard, H., [Politiek adviseur Raphaël Glucksmann: 'Lang geleden dat Frankrijk nog eens een president had die boeken leest'](#), Knack.

17-05-2017, Halsema, F. [Wie is het meest gekwetst?](#) De Groene Amsterdammer.

21-05-2017, Merle, P. [Le statu quo sur la ségrégation scolaire serait fatal](#), Le Monde.

31-05-2017, Visscher, R., ['Sociale ongelijkheid groeit door de robotisering'. Vooral laagopgeleiden lijken de kloof te zijn](#). Kennislink.

26-08-2017, Berghmans, E., ['Sociale mix is een naïeve illusie'](#). De Standaard.

04-09-2017, Goegebeur, A. [Hoe bakfietsouders de kloof vergroten](#). De Morgen.

18-09-2017, Becquembois, M., [A mes amis qui trichent avec la carte scolaire](#). Libération.

10-10-2017, Serrien, L. [Polariseren doorbreken](#). Sociaal.net.

05-11-2017, [Liefde leidt tot segregatie](#). NRC.

16-11-2017, ["Hoogopgeleid? Dan heeft u wellicht het meest te vrezen van de robotisering"](#), De Morgen.

23-11-2017, Belot, L., [Cécile Van de Velde : « C'est la jeune génération qui détient aujourd'hui les clés de sortie de crise »](#). Le Monde.

27-11-2017, Meeus, T-J., [Nieuwe Hollandse ziekte: kloofhoop](#). NRC.

05-12-2017, ['De participatiesamenleving leidt tot groeiende ongelijkheid'](#). ErasmusMagazine.

08-12-2017, Pelgrim, C., [Deze jongeren doen in vier maanden wat ambtenaren niet lukt](#). NRC.

14-12-2017, Kuppens, T. & Spruyt, B., [De ironie van de meritocratisering](#). VUB.

17-01-2018, Becquembois, M. & Faure, S., [Les parents déchirés par l'école](#). Libération.

24-01-2018, Broer, T. & Ostendorf, C., [Hoe de boze twitteraar het debat bepaalt](#). Vrij Nederland.

31-01-2018, Gourdon, J. [L'économie collaborative « porte en elle des inégalités abyssales »](#), Le Monde.